ELLE NE DEVAIT PAS ÊTRE REINE

Imaginez une princesse royale nommée Elizabeth ayant épousé un officier de marine. Tante du souverain, à ce titre, c'est un membre mineur de la famille royale. Invitée au palais de Buckingham mais pas à toutes les réceptions, sa tâche consiste à inaugurer les chrysanthèmes et à représenter le chef de l'État, son neveu ou sa nièce, à des fonctions de second ordre. Ne bénéficiant pas de fonds publics, le Palais règle sa charge de représentation. L'existence se partage entre *Kensington Palace*, où elle bénéficie d'un large appartement de fonction, et son château de Sandringham, dans le Norfolk. Jouer au bridge, déjeuner avec des amies et s'occuper des œuvres philanthropiques forme l'essentiel de ses activités. L'intéressée prend ses vacances dans le château familial de Balmoral, en Écosse, avec ses petits-enfants. Une petite domesticité, dont une secrétaire, basée à *Buckingham Palace*, et un chauffeur sont à sa disposition.

5

C'est le destin qui en a voulu autrement. Elizabeth, reine d'Angleterre ? Aujourd'hui, c'est une évidence. Pourtant, jusqu'en 1936, elle n'était que la nièce de celui qui devait devenir Édouard VIII. Princesse héritière par accident à l'âge de 11 ans, elle sera reine inopinément à 25 ans, à la mort prématurée de son père, George VI.

Elizabeth Alexandra Mary Windsor naît à Londres, dans la maison de sa grand-mère maternelle, au 17 Bruton Street, dans l'élégant quartier de Mayfair, le 21 avril 1926. Rien alors ne prédestine ce bébé de 3,6 kilos délivré par césarienne à monter sur le trône d'Angleterre. « Lilibet », comme l'appellent avec affection ses parents, n'est en effet que le premier enfant du duc et de la duchesse d'York. Le duc est le second fils du roi George V, auquel a succédé tout naturellement, le 20 janvier 1936, le prince de Galles, Edward. Elizabeth est donc troisième dans l'ordre de succession après son oncle et son père. Et encore ! Même si le Roi n'a pas d'enfants, elle peut encore être évincée au bénéfice d'un frère éventuel, primogéniture oblige. Une sœur, la princesse Margaret Rose,

naît le 21 août 1930. Encore une fille donc. Elizabeth a décidément de la chance.

La jeunesse de la future reine est idyllique, partagée entre Londres, Windsor et l'Écosse. C'est une gamine joueuse, qui laisse libre cours à ses pitreries. Elle a sa nurse attitrée et, à partir de 1930, une gouvernante, Marion Crawford. L'éducation que cette ancienne institutrice écossaise, femme à poigne, inculque aux deux princesses ne laisse guère de place à la spontanéité ou à l'extravagance. Elizabeth se montre timide et paralysée devant les inconnus.

6 Le 10 décembre 1936, Édouard VIII abdique après un règne de trois cent vingt-cinq jours pour pouvoir épouser Wallis Simpson, une Américaine, deux fois divorcée, et s'exile en France en prenant le titre de duc de Windsor. À la petite fille insoucianta a succédé une très jeune princesse héritière sérieuse, méticuleuse et surtout consciente de son nouveau rôle de prétendante à la couronne d'Angleterre.

Le 12 mai 1937, son père est sacré sous le nom de George VI, au côté de sa femme, première épouse de monarque d'origine britannique depuis quatre siècles. Du jour au lendemain, sa vie bascule. Mais son éducation par des précepteurs est sommaire, c'est le moins que l'on puisse dire. Il s'agit d'un enseignement calqué sur celui des jeunes filles du XIX^e siècle : des cours d'anglais, de français et d'histoire, le piano et la danse. « Elle ne devait pas régner. Ses parents estimaient que l'instruction poussée n'était pas nécessaire pour une fille de l'aristocratie, nièce d'un futur roi dont le destin se serait limité à faire un bon mariage et à avoir des enfants. Tout a changé avec l'abdication d'Édouard VIII », explique Michael Rose, biographe de George V¹.

1940 : le Blitz. Âgée de 14 ans, la future reine fait preuve d'une conduite exemplaire en participant à l'effort de guerre. Le 13 octobre 1940, elle déclare dans l'émission radiophonique « Children's Hour » (l'heure des enfants) destinée à relever le moral de la population : « Nous savons tous que cela se passera bien. » Début 1945, à 18 ans, munie de son permis, Elizabeth Alexandra Mary Windsor, numéro de matricule 230873 du centre de formation en transport mécanique du service auxiliaire de transport 1, rejoint l'armée de réserve comme conductrice de camion.

La paix revenue, Elizabeth accompagne ses parents dans leurs voyages, en province comme dans le Commonwealth. Le 21 avril 1947, en Afrique du Sud, à l'occasion de ses 21 ans, elle prononce un discours historique

1. Entretien avec l'auteur, Londres, 2006.

retransmis dans le monde entier, dans lequel elle promet de dédier sa vie au devoir, engagement dont elle ne se départira jamais.

Le 10 juillet 1947, Son Altesse Royale est officiellement fiancée au lieutenant Philip Mountbatten, instructeur dans la Royal Navy que la princesse épouse le 20 novembre, à l'abbaye de Westminster. Le couple s'installe à Clarence House, face au palais Saint-James. Trois mois après son mariage, Elizabeth est enceinte de Charles, qui naît le 14 novembre 1948. Sa fille, Anne, voit le jour le 15 août 1950. Philip poursuit sa carrière de marin à Malte, où l'intéressée le rejoint. C'est sans doute la période la plus heureuse de sa vie, durant laquelle la future reine joue à la simple femme d'officier.

ATTEINT D'UN CANCER

7

Hiver 1952. George VI est frappé d'un cancer. Depuis longtemps, le Roi souffre de troubles circulatoires. La bronchite de ce gros fumeur semble inguérissable. Quand il inaugure le 3 mai 1951 le festival de Grande-Bretagne à Londres, le souverain est visiblement malade. Le 24 septembre, il subit une grave intervention, l'ablation d'un morceau de son poumon gauche. Sa santé s'est aggravée depuis Noël. Au pied levé, la princesse Elizabeth et son époux remplacent le Roi et la Reine pour une visite officielle au Kenya, première étape d'une longue tournée royale dans les pays du Commonwealth qui doit les conduire ensuite à Ceylan, en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Le 31 janvier 1952, la princesse voit son père, l'air hagard, les traits tirés, pour la dernière fois. Debout sur la piste, nu-tête, il agite la main avant de se rendre à Sandringham. Là, le 6 février, il meurt dans son sommeil.

Le jeune couple princier se trouve alors à Treetops, l'auberge construite dans les branches d'un figuier à l'ombre du mont Kenya avec vue imprenable sur la faune de l'Est africain. Loin du Palais, Philip et Elizabeth goûtent aux charmes d'un safari africain.

Dans l'après-midi du 6 février, la princesse fait la sieste avec son mari. Le Palais n'a pas téléphoné. Elle n'a donc pas de raisons de s'inquiéter. Mais elle ignore qu'un orage tropical a endommagé les liaisons téléphoniques entre la métropole et sa colonie. Dans l'hôtel adjacent, un journaliste de l'agence de presse britannique Reuters est informé par sa rédaction de la mort du Roi. Philip est prévenu par son écuyer, l'Australien Mike Parker. « Il n'est pas du genre à montrer ses émotions. Mais je n'oublierai jamais son visage à ce moment-là. On aurait dit que la moitié du monde

lui était tombée sur la tête », se souviendra Parker à propos de la réaction du prince².

Le duc d'Édimbourg apprend la terrible nouvelle à sa femme. Elizabeth réagit avec calme : « Je suis tellement désolée. Cela veut dire que nous devons tous rentrer en Angleterre. Cela bouleverse les plans de tout le monde », confie-t-elle à sa dame de compagnie, lady Pamela Hicks. Cœur de pierre ? Retenue britannique portée à l'extrême ? La froideur apparente de sa réaction au décès d'un père adoré frappe les témoins de la scène. Elle a monté l'échelle de Treetops princesse, elle en est redescendue reine. Par déférence, les photographes qui couvrent la visite royale déposent par terre leurs appareils photo, un respect de la presse bien éphémère pour la famille royale. « Pas une larme, le buste droit, les joues légèrement colorées, elle attendait son destin », écrira par la suite son secrétaire privé, Martin Charteris³.

8

ELIZABETH REGINA

Dans l'avion du retour, elle est murée dans le chagrin. Dans sa cabine privée, à l'abri des regards de sa suite, elle pleure longuement autant la disparition de son père que la fin de sa liberté. Lors d'un tête-à-tête, Martin Charteris ouvre l'enveloppe contenant le document d'accession au trône. Son plus proche conseiller doit écrire le nom du successeur. La future reine aurait pu choisir *Mary III*, en hommage à sa grand-mère paternelle, dont elle était très proche, plutôt que de risquer une éventuelle confusion avec sa mère, qui porte le même nom mais n'est que l'épouse d'un souverain. Elle choisit, pourtant, son premier prénom. En un tournemain, sous le nom d'Élisabeth II, elle sera chef de l'État, de l'Église anglicane, des armées et du Commonwealth. Le titre officiel de son père était GRI (*George Rex Imperator*). Elle devra se contenter des initiales ER (*Elizabeth Regina*) après l'indépendance de l'Inde, du Pakistan et de Ceylan, qui la prive du titre impérial.

À l'aéroport de Londres, le 7 février 1952, en milieu d'après-midi, les dirigeants politiques, Winston Churchill en tête, alignés sur la piste revêtue d'un tapis noir, sont venus accueillir la nouvelle souveraine. La fine et frêle silhouette en vêtements de deuil, portant un chapeau à plume et une broche de diamants sur le revers de son manteau, apparaît, très

2. Cité par Ben Pimlott, *The Queen*, Londres, HarperCollins, 1996, p. 179. (Les citations de textes en langue étrangère sont traduites par l'auteur.)

3. *Id.*

pâle, à la porte de l'appareil et s'arrête une seconde avant de descendre lentement la passerelle. L'œil sec, elle dit au Vieux Lion : « Ce retour est bien tragique⁴. » Elle n'est absolument pas prête à régner.

Le 8 février au matin, le nouveau monarque préside son premier conseil privé au palais Saint-James. « Dieu m'aide à remplir dignement cette lourde tâche qui m'échoit si tôt dans ma vie... Je m'engage comme mon père à œuvrer pendant mon règne au bonheur et à la prospérité de mes sujets », déclare Elizabeth de sa voix un tantinet stridente mais toujours égale devant ce cénacle regroupant les principales personnalités politiques de son royaume. À 11 h 15, à l'issue de la réunion de ce cénacle, elle est proclamée souveraine. Les hérauts d'armes en costumes médiévaux et les trompettes d'argent au son clair inaugurent le nouveau règne. La jeune reine est un nouveau maillon de la chaîne nationale à travers les âges, d'Egbert de Wessex à Alfred le Grand et Édouard le Confesseur, des rois normands puis angevins aux Tudor et aux Stuart, de la maison d'Orange à la présente lignée d'ascendance germanique, issue des Hanovriens, étendue aux Saxe-Cobourg et rebaptisée Windsor.

Accompagnée du prince Philip, Élisabeth II gagne le château de Sandringham pour retrouver ses deux enfants, Charles et Anne, ainsi que sa mère, l'ex-reine consort Elizabeth, qui devient « reine mère ». Celle-ci, à l'instar de sa sœur Margaret, doit désormais lui faire la révérence. On peut imaginer son désarroi lorsqu'elle se recueille devant la dépouille mortelle de son père. Une photo mémorable montre les deux reines consorts – Mary et Elizabeth – et le nouveau monarque autour du catafalque de George VI à Westminster Hall, en deuil, portant de longs voiles noirs⁵. Avec ce cliché, le pays se sent immortel.

Le 15 février, le roi George VI est enterré à la chapelle Saint-Georges de Windsor. Voilée de noir, la Reine jette une poignée de terre sur le cercueil de son père qui s'enfonce lentement dans le caveau des rois. À quoi pense-t-elle alors que les orgues interprètent la marche des morts de Haendel ? Tout d'abord, au stoïcisme du défunt dans sa lutte contre la douleur, à sa ténacité face aux épreuves de l'abdication de son frère, de la guerre, de la reconstruction, de la dislocation de l'Empire, enfin à sa discrétion. Ces grandes vertus, sa fille aînée s'efforcera d'en être digne au cours de son règne. L'ambassadeur de France, René Massigli, écrit alors dans son télégramme diplomatique : « Si la "grandeur" d'un roi [...] est

4. Citée *ibid.*, p. 180-181.

5. Cf. « Three Queens: Queen Elizabeth, Queen Mary, and the Queen Mother at the Funeral of King », BridgemanImages.com.

proportionnelle à la mesure dans laquelle ses qualités correspondent aux besoins de la nation à un moment donné de son histoire, alors George VI était un grand roi, et peut-être un très grand roi⁶. »

Le 27 février, Élisabeth II remet sa première décoration, une croix de Victoria, à un soldat pour acte de bravoure pendant la guerre de Corée. Elle commence son métier de reine⁷.

UN SACRE DIGNE DE CE NOM

Parmi les monarchies européennes, l'anglaise est la seule qui sacre dignement ses souverains. Le couronnement d'Élisabeth II, une cérémonie grandiose en l'abbaye de Westminster, a lieu le 2 juin 1953. La coutume veut qu'on laisse une période de deuil entre la mort du souverain et le couronnement de son descendant.

Dans la galerie de l'abbaye, bien en évidence, le Premier ministre, Winston Churchill, portant l'uniforme de gardien des « cinq ports » de la Manche, est drapé dans sa tunique bleu foncé de chevalier de l'ordre de la Jarretière. De part et d'autre du chœur, les délégations étrangères ont pris place. La France est représentée par Maurice Schumann, secrétaire d'État aux affaires étrangères, et le maréchal Juin. Seule note discordante, la République d'Irlande boycotte le couronnement. Son chef de gouvernement, Eamon de Valera, héros de la guerre d'indépendance, refuse même de se rendre à la garden-party organisée à Dublin par l'ambassade de Grande-Bretagne. Les cicatrices de la colonisation anglaise, de la répression sanglante du soulèvement de 1916 et de la guerre civile n'ont pas disparu.

Sous un dais doré, la Reine, drapée dans une tunique d'or, est proclamée « l'oint du Seigneur », le *christus Domini*. Après le serment, l'archevêque de Canterbury, Mgr Fisher, dépose la couronne de saint Édouard rehaussée du rubis du Prince noir pour la première et la dernière fois sur le front de la jeune reine, qui devient ainsi le quarantième monarque depuis Guillaume le Conquérant. Le prélat place dans sa main droite le sceptre surmonté de la croix, symbole de la puissance et de la justice, tandis que la main gauche empoigne le « bâton d'équité et de miséricorde », emblème du Saint-Esprit. Tout autour de la nef et dans les galeries, huit mille invités s'écrient que « Dieu protège la Reine » avant l'exécution de

6. Cité par Sarah Bradford, *George VI: The Dutiful King*, Londres, Penguin, 2011, p. xvii.

7. Voir, *infra*, Dermot Cahill et Stephen Clear, « Du pouvoir de la Reine de distinguer ses sujets », p. 101-110.

l'hymne national. « En regardant cette toute petite silhouette, la lourde hermine, la couronne pesante, on pouvait sentir toute la lourdeur de la charge à venir. C'était très émouvant », déclare lady Soames, fille de Winston Churchill, présente ce jour-là aux premières loges⁸.

Le couronnement d'Élisabeth II est aussi l'une des premières fêtes cathodiques. Au départ, la cour, soutenue par Churchill et l'archevêché, refuse l'accès aux caméras de télévision. La nouvelle reine veut une rupture : sa première décision est d'imposer la retransmission télévisée de son couronnement. Seul l'octroi de l'onction, qu'elle considère comme une affaire privée, restera à l'abri des regards. D'un seul coup, elle résiste à deux des plus puissants hommes d'Angleterre, Churchill et l'archevêque de Canterbury. Ce premier reportage télévisé en direct de la BBC, à l'époque l'unique chaîne nationale, marque la mémoire collective. Au Royaume-Uni, la cérémonie sera suivie par vingt-sept millions de téléspectateurs alors que le pays ne compte que trois millions de récepteurs. On estime à deux cent soixante-dix-sept millions le nombre de personnes ayant suivi de par le monde la manifestation, à la télévision ou au cinéma. En France, cent mille postes ont été vendus en prévision de cet événement !

11

« À l'heure où cette journée tire à sa fin, je sais que l'inoubliable souvenir que j'en ai sera non seulement celui de la solennité et de la beauté, mais aussi celui qui m'est inspiré par votre loyauté et votre affection », conclut la souveraine dans un message au pays et au Commonwealth.

REINE PAR ACCIDENT

Elle est désormais reine. Par son éducation, elle connaît les devoirs de sa charge, même si elle n'y est pas du tout préparée. Élisabeth II veut rester à Clarence House pour y élever ses Charles et Anne dans la tranquillité, quitte à utiliser le palais de Buckingham comme bureau. Churchill refuse. La famille déménage à regret dans la résidence officielle du monarque à Londres.

Elle est devenue reine par accident, à l'image de son père, George VI, et de son grand-père, George V, qui ne devaient pas régner.

Beauté frêle, timide, cette petite femme « sans qualités » montée sur le trône sans aucune formation particulière, à l'exception d'un cours d'histoire constitutionnelle britannique suivi juste avant la guerre⁹, doit asseoir

8. Entretien avec l'auteur, Londres, 2006.

9. Voir, *infra*, Catherine Marshall, « L'éducation constitutionnelle d'Élisabeth II et sa mise à l'épreuve », p. 71-82.

l'institution la plus anachronique du monde, la monarchie britannique. Elle ne voulait pas être reine. Son père adoré devait encore régner de longues années au cours desquelles elle se serait acclimatée aux arcanes de la charge tout en élevant ses enfants. Mais, comme dans les tragédies grecques, le fatum s'en est mêlé.

« Un conseiller de la reine Victoria se réveillant au palais de Buckingham tout au début du règne d'Élisabeth II n'aurait pas été dépaysé par la hiérarchie rigide, les privilèges de l'establishment jalousement gardés, l'omniprésence de l'aristocratie... même les ustensiles de cuisine n'avaient pas changé » : comme l'indique l'expert royal Robert Hardman dans son livre *Queen of Our Times*¹⁰, dans un premier temps, entre 1952 et 1955, la nouvelle venue s'évertue à terminer le règne brutalement interrompu de son père.

12 Lorsqu'elle ceint la couronne, le Royaume-Uni est une société de classes, monolithique et collective dans laquelle les aristocrates et les ouvriers se partagent le pouvoir. Les premiers disposent de la cote « du nom et du sang ». Ils commandent prérogatives, privilèges, richesses foncières. Les pairs héréditaires qui contrôlent la Chambre des lords et le droit d'aînesse aux descendants mâles ont permis de maintenir intact le patrimoine. Les seconds sortent grands vainqueurs des soubresauts du deuxième conflit mondial, ce qu'attestent les nationalisations de 1945, l'omnipotence des syndicats face au patronat et la création de l'État-providence. Placée entre le marteau et l'enclume de la noblesse et des classes laborieuses, la classe moyenne entrepreneuriale est marginalisée.

La cour est à l'image de la société d'alors, blanche, anglo-saxonne, protestante et « coincée ». Les divorcés ne sont pas acceptés. Le bal des débutantes à *Buckingham Palace*, au cours duquel les jeunes filles de la plus haute société sont présentées à la Reine, est le summum de la vie mondaine. Le protocole est draconien. Le personnel ne peut en aucun cas croiser le regard du couple royal. Il n'est jamais question de transiger avec ce qu'impose le rang. Respectabilité, responsabilité et rectitude illustrent l'attachement aux valeurs traditionnelles, aux hiérarchies et à la ségrégation sociale.

LA STATUE DE COMMANDEUR

Le symbole même de cette société conservatrice est Winston Churchill, Premier ministre revenu au pouvoir le 26 octobre 1951 qu'Élisabeth II

10. Londres, Macmillan, 2022, p. 9-10.

vénère. Elle est subjuguée par le Vieux Lion tory presque octogénaire. « Mon père a toujours été d'avis de ne jamais rien cacher au souverain, explique encore la fille de Churchill. C'est pourquoi il a su nouer avec Élisabeth II la même relation facile qu'il avait eue avec George VI. Elle appréciait sa franchise. Ils avaient en commun une grande force de caractère. Les deux fonctions sont très solitaires. » Le premier chef de gouvernement du règne d'Élisabeth II a été à la fois le mentor et, sans doute, le père de substitution.

Le matin du 6 février 1952, apprenant le décès du Roi, Churchill, effondré, lance à Jock Colville, son secrétaire particulier : « Je ne la connais pas vraiment. C'est une gamine¹¹. » À l'instar de lord Melbourne, qui fut le premier chef de gouvernement à servir la reine Victoria, montée sur le trône à l'âge de 18 ans, « Winston » a guidé les premiers pas de monarque d'Élisabeth II en lui enseignant le volet politique de sa mission.

13

À Colville qui l'interroge sur le contenu d'une de leurs audiences hebdomadaires, lors desquelles il porte toujours la redingote et le haut-de-forme, Churchill répond, sur un ton sérieux : « Notre tête-à-tête est toujours amusant. On a bien sûr parlé de courses de chevaux et de compétitions de polo. Elle m'a aussi interrogé sur mon expérience de jeune militaire basé en Inde. » Les conseillers, qui attendent à l'extérieur de la salle, entendent souvent des rires. Cette anecdote illustre leur grande complicité.

Face à la statue de commandeur du héros de la Seconde Guerre mondiale qui a su mener contre le nazisme le combat de la liberté, Élisabeth II aurait pu être écrasée. Or, contre toute attente, il n'en est rien. La Reine prend plusieurs fois à défaut son visiteur en lui demandant ce qu'il pense d'un obscur télégramme diplomatique qu'il n'a pas lu.

Théoriquement, du moins dans les années 1950, le chef de l'État peut choisir le Premier ministre et dissoudre le Parlement. Élisabeth II n'usera nullement de ces prérogatives, se contentant de « formuler des avertissements, donner des encouragements et des conseils » au chef du gouvernement, conformément à la célèbre formule du constitutionnaliste du XIX^e siècle Walter Bagehot¹². La souveraine a respecté ce précepte à la lettre avec Churchill tout comme avec ses successeurs au 10 Downing Street.

Il en est de même sur le terrain diplomatique. Elle se contente de « mettre de l'huile » dans les rouages de la politique étrangère sans jamais

11. Cité *ibid.*, p. 118-119.

12. Voir, *infra*, Philip Norton, « Élisabeth II, monarque constitutionnel », p. 29-38.

interférer. Le seul dossier où elle exerce une discrète influence est le Commonwealth, la grande famille d'outre-mer, dont elle est le chef.

Née au mitan des années 1920, Élisabeth II est une enfant de la fantastique épopée impériale lorsqu'un quart des terres du globe était peint en rose sur les mappemondes. Lors de son accession au trône, la page est bel et bien tournée. En 1947, l'indépendance de l'Inde et du Pakistan, « brillants et précieux joyaux de la Couronne », a donné le coup d'envoi de la décolonisation. La Reine s'est engagée à poursuivre la transformation, commencée par son père George VI, des territoires de l'ancien empire en une communauté de nations volontaires¹³.

14 Sa première tournée à l'étranger se déroule en 1953 dans treize des seize pays membres à l'époque du « club », un voyage de deux mois au cours duquel sept millions de personnes l'acclament. « Le Commonwealth est un concept totalement nouveau, un partenariat égalitaire entre les nations et les races auquel je me dédie, cœur et âme pour la vie entière », déclare-t-elle à cette occasion.

LA DERNIÈRE VICTORIENNE

L'accession et le couronnement d'Élisabeth II mettent en exergue les liens entre la Couronne et deux institutions clés de son règne : l'armée et l'Église.

Le souverain est le chef des armées, mais il s'agit aujourd'hui d'une fonction purement honorifique. Le dernier souverain à mener personnellement les troupes au feu fut George II lors de la guerre de la Succession d'Autriche, au XVIII^e siècle. Le parrainage de régiments est destiné à assurer la continuité historique. L'attachement de la souveraine aux grenadiers royaux qui gardent ses châteaux est légendaire.

Dans la monarchie britannique, le sabre va de pair avec le goupillon. « FD » (*Fidei Defensor*) : comme l'indiquent ces deux lettres venant compléter son titre officiel, Élisabeth II a été sacrée « défenseure de la foi », en l'occurrence celle de l'Église d'Angleterre, la religion officielle¹⁴. La souveraine est une femme profondément croyante, une pratiquante régulière nourrie de la Bible, des hymnes et des sermons. Elle s'est toujours opposée à la séparation entre l'Église et l'État.

13. Voir, *infra*, Adrien Rodd, « Évolution de la souveraineté territoriale d'Élisabeth II », p. 39-53.

14. Voir, *infra*, Joseph Pini, « Élisabeth II, gouverneure suprême de l'Église d'Angleterre. De l'autorité au témoignage », p. 83-100.

À bien des égards, Élisabeth II apparaît comme la dernière victorienne. Dès le début de son règne, la souveraine n'a jamais caché sa fascination pour sa trisaïeule Victoria (1837-1901). Sa grand-mère paternelle, l'austère reine consort Mary, lui a inculqué une véritable mystique de la monarchie traditionnelle. Elle s'est évertuée à donner l'exemple en tentant de concilier des idées rigides et les exigences de la modernité.

The Crown, la légendaire série télévisée de Netflix retraçant la vie au palais de Buckingham depuis 1944, perpétue le mythe d'une souveraine passive, flegmatique, distante et froide qui incarne le déclin d'un pays jadis à la tête du plus grand empire de tous les temps¹⁵. Le biographe Robert Hardman renvoie Hollywood dans les cordes : « Au-delà de son incroyable destin et de sa longévité sur le trône, Élisabeth II restera l'un des plus grands monarques de notre histoire. Elle a été la gardienne exceptionnelle d'une position impossible consistant à satisfaire les besoins de tous. Elle a fait un sans-faute¹⁶. »

15

BIBLIOGRAPHIE

- Gyles BRANDRETH, *Philip and Elizabeth: Portrait of a Marriage*, Londres, Century, 2004.
- Robert HARDMAN, *Our Queen*, Londres, Hutchinson, 2011.
- , *Queen of the World*, Londres, Century, 2018.
- Peter HENNESSY, *Having It So Good: Britain in the Fifties*, Londres, Allen Lane, 2006.
- Elizabeth LONGFORD, *Élisabeth II, la Couronne et la famille* (1983), Montréal-Paris, Primeur-Sand, 1984.
- John PARKER, *The Queen: The New Biography*, Londres, Headline, 1991.
- Marc ROCHE, *Elle ne voulait pas être reine !*, Paris, Albin Michel, 2020.
- , *Les Borgia à Buckingham*, Paris, Albin Michel, 2022.

15. Voir, *infra*, Sandra Laugier, « *The Crown*, série méta-télévisée », p. 123-135.

16. Entretien avec l'auteur, Londres, 2022.

R É S U M É

Élisabeth II est la femme la plus célèbre du monde. Devenue reine par accident en 1952, après la disparition prématurée de son père, elle a réussi à surmonter toutes les crises, politiques, diplomatiques et familiales, pour asseoir l'une des institutions les plus anachroniques au monde : la monarchie britannique. Au départ pourtant, rien ne prédestinait cette princesse royale, timide, au maintien modeste et à l'éducation sommaire, montée sur le trône sans aucune préparation, à atteindre un tel prestige.